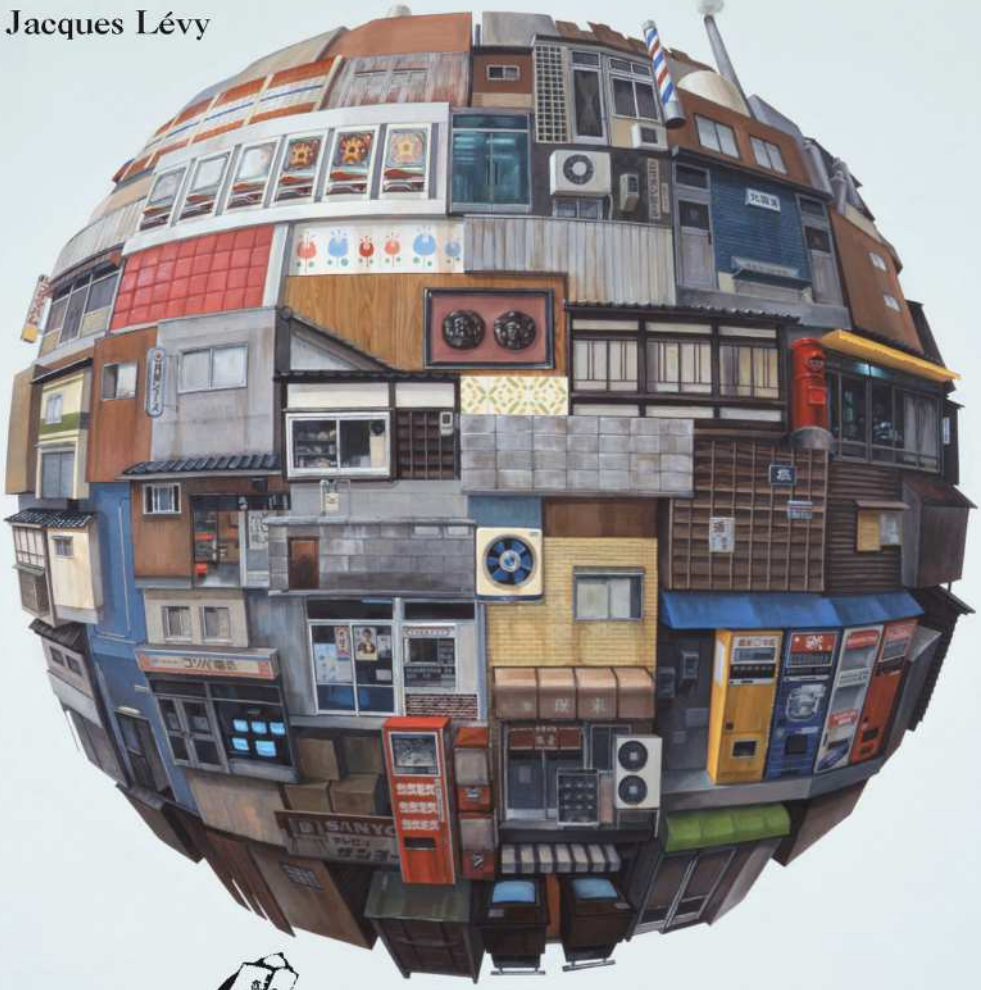
ABE Kazushige

SIN SEMILLAS

Roman traduit du japonais
par Jacques Lévy



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ABE Kazushige

Sin semillas

Roman traduit du japonais
par Jacques Lévy

OUVRAGE SÉLECTIONNÉ PAR LE PROGRAMME
DE PUBLICATION DE LITTÉRATURE JAPONAISE (JLPP),
SOUS L'ÉGIDE DE L'AGENCE DES AFFAIRES CULTURELLES JAPONAISE

Éditions
Philippe Picquier

Titre original : *Shinsemia*

© 2003, Abe Kazushige
Originally published in Japan by Asahi Shimbun Publications Inc.
French translation © Jacques Lévy 2013
All right reserved
© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : Sashie Masakatsu, *PLANET*, 2010, huile sur toile, 162,1 x 130,3 cm
© Sashie Masakatsu, avec l'aimable autorisation de Mizuma Art Gallery

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, Ad litteram, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0390-0

SOMMAIRE

Cartes 7

L'histoire des Tamiya 19

I. Suicide, mort accidentelle, disparition 33

II. Le réseau de surveillance 77

III. Hommes dans la peur 185

IV. Le déluge 351

V. Les morts 541

VI. The Everlasting Now 677

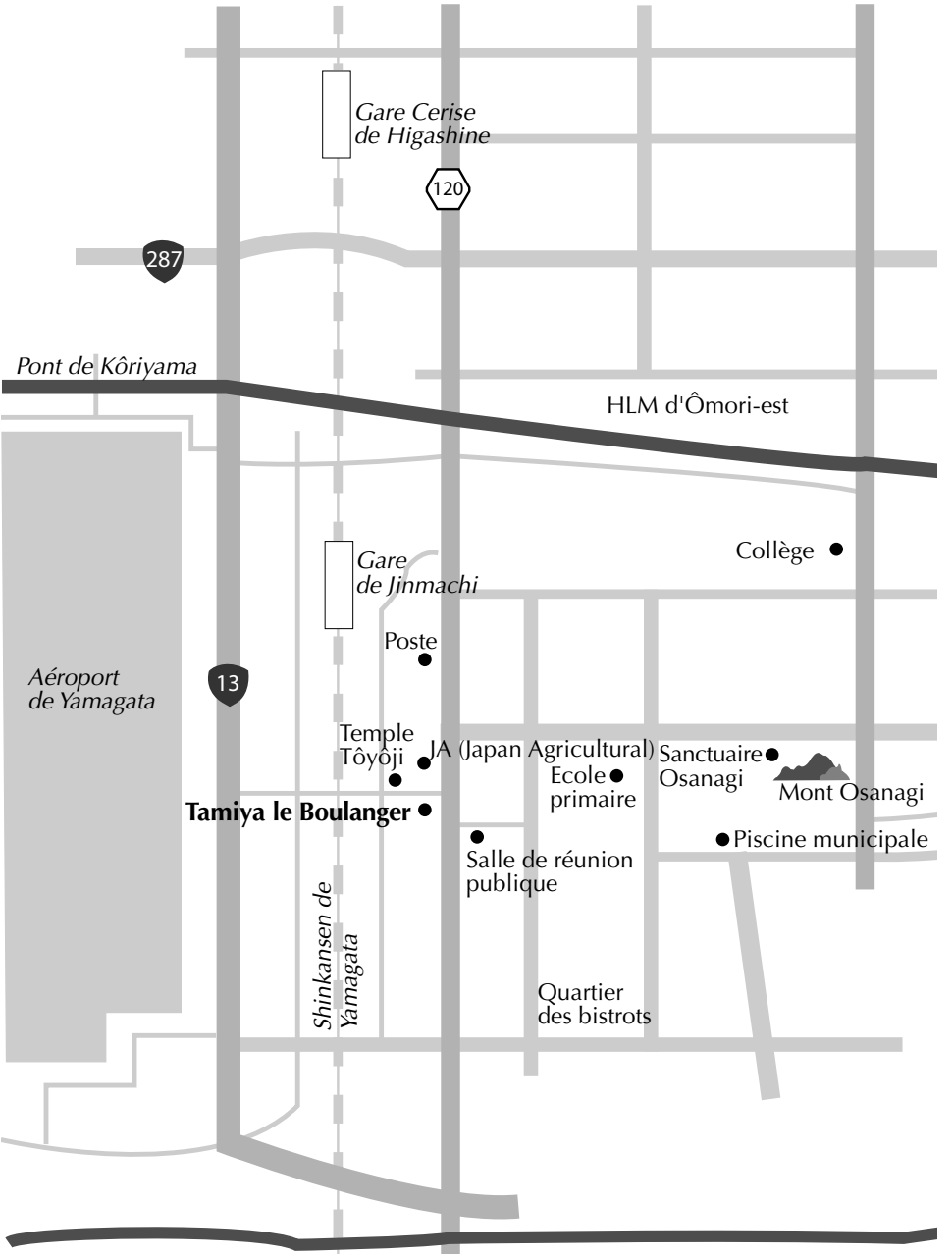
Principaux personnages 821

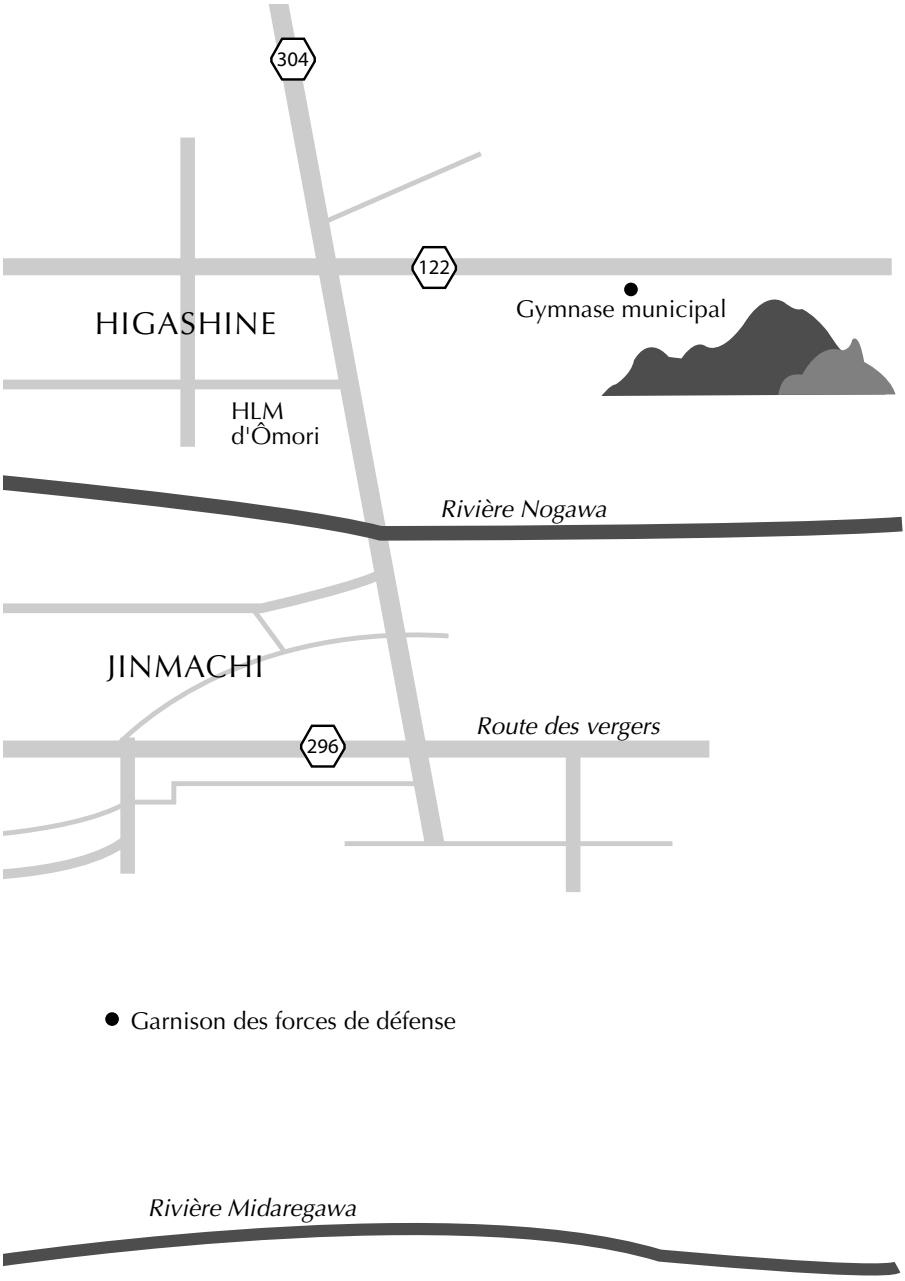
Postface du traducteur 825

Extrait de la publication

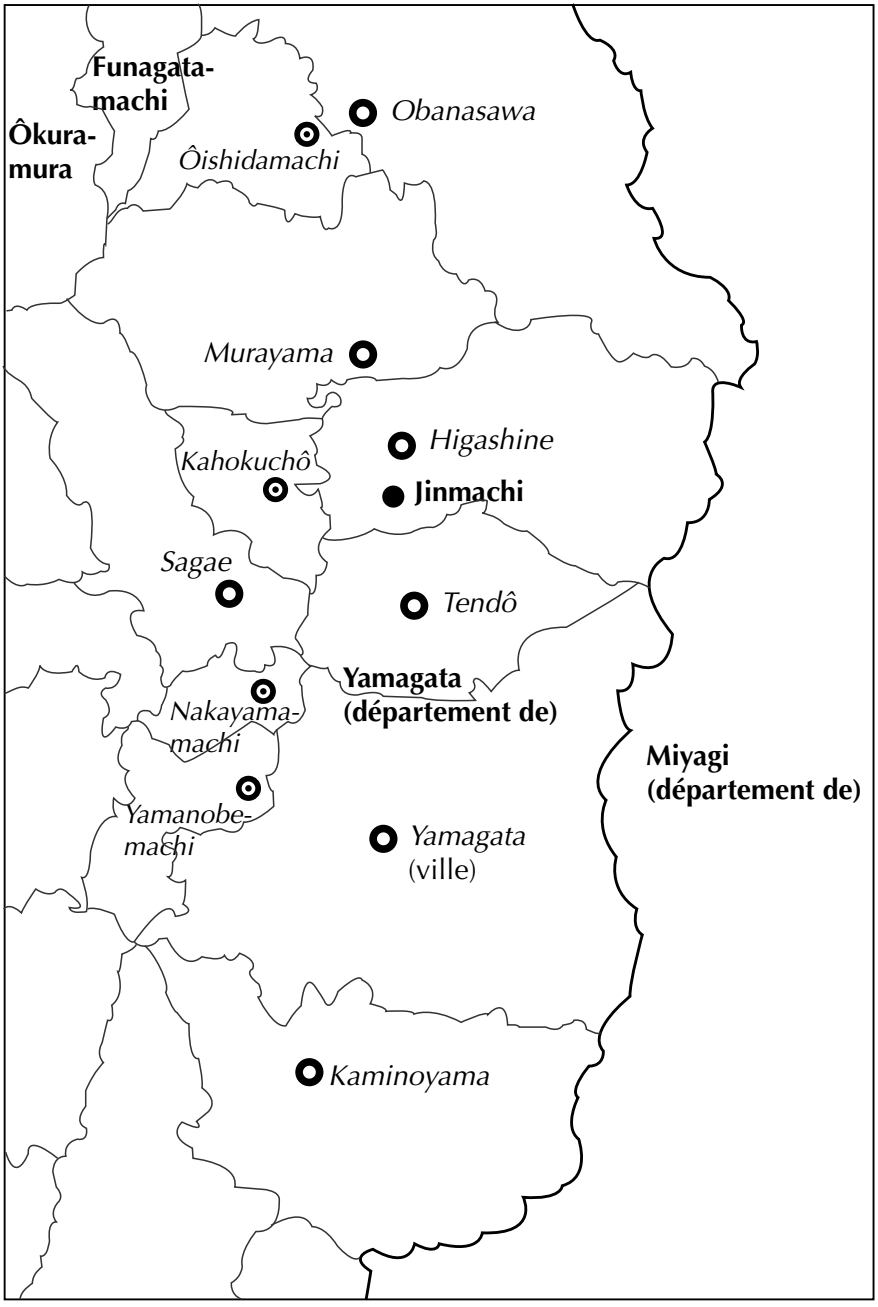
CARTES

Extrait de la publication


Gare Cerise
de Higashine
120
287
Pont de Kôriyama
HLM d'Ômori-est
Collège
Gare
de Jinmachi
Poste
Aéroport
de Yamagata
13
Temple
Tôyôji
JA (Japan Agricultural)
Sanctuaire
Osanagi
Mont Osanagi
Ecole
primaire
Tamiya le Boulanger
Piscine municipale
Salle de réunion
publique
Shinkansen de
Yamagata
Quartier
des bistrots



Le récit est entièrement fictionnel et n’a strictement aucun rapport avec la ville réelle de Jinmachi.



Extrait de la publication

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. »

La Genèse, 1, 28 (La Bible de Jérusalem)

Extrait de la publication

En 1953 (l'an 28 de Shôwa), les Etats-Unis bénéficièrent d'une récolte de blé d'une abondance exceptionnelle, comme le pays n'en avait pas connu depuis des années. Mais cela ne représenta qu'un gros casse-tête pour le gouvernement d'alors. Il s'agissait à l'évidence d'une surproduction qui, même en y comprenant la part destinée au stockage, n'allait pas pouvoir s'écouler à l'intérieur du pays. D'autant que, ne disposant plus de place dans les granges, il était très difficile de s'assurer de lieux où l'entreposer. Il fallut donc avoir recours aux vaisseaux et aux wagons hors d'usage, et même transformer en entrepôts les ravitailleurs de l'armée navale utilisés durant la Seconde Guerre mondiale. Ce qui entraîna naturellement des coûts supplémentaires : le gouvernement américain fut contraint de dépenser une somme équivalente à deux cents millions de yens par jour pour les frais de stockage. On attendait donc du trente-quatrième président, Dwight David Eisenhower, qu'il trouve une solution rapide à cet épineux problème. C'était devenu, pour celui qui siégeait à la présidence depuis le mois de mars de la même année, la principale préoccupation économique.

En janvier 1954 (l'an 29 de Shôwa), celui-ci soumit un projet de loi pour le règlement des excédents agricoles au Congrès. Il annonça également sa décision d'envoyer à l'étranger une équipe d'étude de marché, formée de trente-cinq spécialistes. « Je n'hésiterai pas à apporter tout mon soutien à votre cruciale mission. Votre principale tâche est d'étudier les moyens de développer l'exportation de notre surplus agricole. Je vous demande de défricher le terrain pour savoir

quels sont les pays susceptibles de nous l'acheter, et comment le leur vendre. » C'est en ces termes qu'il aurait encouragé l'équipe invitée à la Maison blanche. En mai 1954, les dix chargés de l'inspection du Sud-Est asiatique se rendirent à Tôkyô. Ils avaient déjà terminé la visite de huit pays asiatiques et pensaient que le marché le plus prometteur était le Japon, leur dernière destination. Le prix du riz y étant à l'époque élevé et la situation alimentaire mauvaise, ce pays était considéré comme un terrain idéal pour l'exportation de blé bon marché.

En août 1954, la loi pour le règlement du surplus agricole fut adoptée par le Congrès. Les Etats-Unis, afin de vendre aux autres nations leur surplus, acceptèrent le principe d'une transaction en monnaie locale pour les pays qui ne disposaient pas suffisamment de devises étrangères, sans obligation de régler leur achat sur-le-champ. De plus, le montant de ces frais d'achat pouvait, dans un premier temps, être investi dans le développement économique de ces nations. Autrement dit, les Etats-Unis consentaient à prêter à faible intérêt pourvu qu'on voulût acheter les excédents de leurs produits agricoles. Tout paraissait donc à l'avantage des pays acheteurs, mais la médaille avait bien sûr son revers. C'était à condition, était-il en effet précisé, qu'une partie de ce paiement fût utilisée par les Etats-Unis aux frais de campagne pour le développement du marché dans le pays. Clause qui allait s'avérer particulièrement efficace et donner à l'exportation du blé américain un grand essor.

L'entreprise commença au Japon par l'installation à Tôkyô d'un bureau de la Fédération du blé de l'Ouest américain dans un immeuble du quartier d'Akasaka, à proximité de l'ambassade des Etats-Unis. La Fédération, financée et conseillée par le ministère américain de l'Agriculture, allait dès lors, de son siège situé à Portland dans l'Oregon, donner ses instructions à Tôkyô et mener de nombreuses campagnes de promotion du blé.

L'automne 1956 (l'an 31 de Shôwa), douze bus baptisés kitchen cars *firent la tournée des communes rurales de tout le Japon pour vanter les mérites du blé sous le slogan : « Consommez de la farine pour une meilleure nutrition ». Les habitants goûtèrent aux produits alimentaires à base de blé, encore rares à l'époque, et apprirent*

maintes recettes qui leur étaient jusque-là inconnues. La campagne fut couronnée de succès et les kitchen cars*, chaudement accueillis, bénis par les médias sous les qualificatifs de « classe de diététique roulante » ou de « cuisine itinérante ». Si, officiellement, l'entreprise était chapeautée par l'Association japonaise pour le contrôle de la vie alimentaire, une fondation d'utilité publique, dans les faits, la Fédération du blé de l'Ouest américain la dirigeait en négociant avec le ministère de la Santé japonais. Mais le public ne sut jamais qu'il s'agissait d'une initiative du gouvernement américain. Une somme s'élevant à environ cent cinquante millions de yens de l'époque fut dépensée à ces activités.*

La Fédération s'intéressa ensuite aux écoles. La demi-pension commencée en 1950 se pratiquait surtout dans les agglomérations urbaines et on craignait qu'il ne s'ensuive une inégalité entre ville et campagne dans la qualité de l'alimentation des enfants. La situation, cependant, changea à la suite de l'adoption en 1954 de la loi sur le repas scolaire. En 1957 (l'an 32 de Shôwa), avec la collaboration du ministère japonais de l'Education à qui elle fournit une aide de cinquante-sept millions de yens, la Fédération engagea une campagne pour la généralisation de la demi-pension. Laquelle, tout comme cela avait été le cas pour les kitchen cars*, fut surtout menée dans les communes rurales, en se donnant pour principal objectif l'encouragement à la consommation du pain dans les écoles. Des conférences portant sur les repas dans les écoles et des séances de dégustation furent tenues dans les régions pour promouvoir, cette fois encore, les produits à base de blé comme le pain et les nouilles. La Fédération se consacra également à la formation des fabricants japonais de pain, et réussit à promouvoir de nouveaux produits par l'envoi d'enseignants des Etats-Unis et la multiplication de stages d'apprentissage. Mais la campagne ne se limita pas à ces seules activités. En effet, les industriels de la fabrication du pain et de la meunerie lançaient aussi une propagande à grande échelle pour discréditer le riz, en diffusant des brochures qui prétendaient sans le moindre fondement que la surconsommation de riz réduisait l'espérance de vie ou que le régime alimentaire à base de riz était la cause du vieillissement et de la mort précoces des Japonais. Et vingt ans*

Extrait de la publication

plus tard, les fabriques de pain et les minoteries japonaises allaient être dotées des moyens de production les plus sophistiqués sur le plan mondial. L'Amérique n'avait désormais plus besoin de tirer les ficelles dans les coulisses pour vendre du pain dans le pays.

Dans de telles conditions, la riziculture japonaise ne put qu'essuyer de grands dommages. La consommation annuelle de riz au Japon ne fit que décroître. Tant et si bien qu'en 1975 (l'an 50 de Shôwa), l'agence de l'alimentation qui prit enfin acte de la gravité de la situation adopta des mesures pour relancer sa consommation. Trois ans plus tard, on menait cette fois diverses campagnes encourageant à manger du riz, et plus de six cents millions de yens furent investis par l'Etat à cet effet. Au cours de la même période, les Etats-Unis rencontraient à nouveau des difficultés pour écouler leur surproduction de blé. La cible suivante choisie par le ministère américain de l'Agriculture fut la Chine.

Le même ministère avait, à la fin des années 1960, produit un film de propagande faisant état du fruit des efforts pour développer le marché japonais. C'était, sous le titre de Farmer for the World*, sa « déclaration de victoire ». Cette nouvelle « victoire » des Etats-Unis y était relatée par ces sous-titres : « Le Japon est composé à 90 % de montagnes. / On y cultive jusqu'aux terrains en pente. / Les champs sont exploités à leur maximum / et on y pratique la double récolte. / Mais même le riz qui est sa nourriture de base / ne peut faire face à l'accroissement de la population. / Le Japon est devenu / le plus grand acheteur de blé américain. / C'est le fruit des efforts menés par la Fédération américaine du blé et par le ministère de l'Agriculture / pour développer le marché. / Si le blé américain est employé aussi / dans les nouilles instantanées récemment créées, / sa consommation s'est surtout accrue / grâce au pain. / La demi-pension scolaire lancée avec l'aide des Etats-Unis / y a largement contribué, / car les enfants qui se sont habitués au pain / en mangeront toute leur vie. / Les* kitchen cars*, une autre initiative des Etats-Unis, / se sont également avérés d'une grande efficacité / pour le développement du marché. / Les ménagères / ont appris à apprécier les aliments à base de blé, / de sorte que le repas des Japonais s'est complètement transformé. / Ce n'est pas seulement le blé, / mais aussi*

les autres produits agricoles américains qui connaissent aujourd'hui un grand succès. / Le ministère de l'Agriculture des Etats-Unis travaille jour et nuit / à l'exportation des produits agricoles / et le marché étranger ne cesse de s'accroître. / Les agriculteurs américains sont devenus / les fermiers du monde. »

D'après La Bannière étoilée dans l'ombre de la salle à manger – un historique de la guerre entre riz et blé *(première diffusion le 17 novembre 1978, rediffusé le 17 mars 1999 dans* Archives du temps / Sélection des émissions spéciales de la NHK*)*

Extrait de la publication

L'HISTOIRE DES TAMIYA

Extrait de la publication

La ville ne compte qu'une boulangerie. Elle s'est ouverte quelques années après la fin de la guerre, et porte le nom de Tamiya le Boulanger. Son fondateur, Tamiya Jin, est décédé depuis onze ans et c'est son fils, Akira, qui lui a succédé. Il est prévu que l'enfant aîné de ce dernier, Hironori, prenne un jour sa relève. Inscrit dans une université privée de la capitale, celui-ci avait vécu seul pendant quatre ans avant de revenir au pays, après la fin de ses études, et de suivre un stage de six mois dans une autre boulangerie de la région. Depuis, il travaille auprès de son père.

Tamiya Jin, qui avait fondé l'affaire, était né en avril 1919 (l'an 8 de Taishô) dans un hameau proche du mont Suishô, situé un peu au sud de la partie centrale de la chaîne de montagnes Ôu. C'était le dernier des six enfants d'une famille d'agriculteurs qui vivait, en outre de la récolte du riz, de la culture du tabac et de la fabrication du charbon de bois. Après avoir quitté sa famille à la fin de ses études au collège, il commença à travailler comme apprenti dans une boulangerie réputée du pays qui tenait boutique dans l'agglomération urbaine de l'arrondissement de Minami-murayama. Ce n'était pas un mauvais premier emploi pour lui qui venait de prendre son autonomie. En effet, il n'allait pas tarder à se découvrir une vocation pour ce métier. Par pure coïncidence, son employeur s'appelait aussi Tamiya et avait utilisé son propre nom pour sa raison sociale : Tamiya le Boulanger. C'était, autrement dit, la maison mère dont il serait plus tard autorisé à utiliser l'enseigne.

Tamiya Jin était sérieux et apprenait vite, ce qui lui valut une bonne réputation au travail. Quoique de petite taille et d'une constitution

Extrait de la publication

pas spécialement robuste, il donnait l'impression d'un homme vigoureux et, de fait, ne manquait pas de force. Peu enclin à la bagarre, il lui était cependant arrivé un petit nombre de fois, furieux de s'être fait taquiner au sujet de sa taille, de se retrouver à califourchon sur son offenseur et de le malmener fort violemment jusqu'à l'intervention de l'entourage. Tenu à distance par les aînés malveillants qui le trouvaient insolent, il était en revanche aimé des apprentis plus jeunes que lui. Son patron en particulier l'appréciait, autant pour son caractère scrupuleux que pour ses compétences d'artisan. L'une des filles de ce dernier, elle aussi, lui témoignait toujours de l'affection. Elle était vive, de trois ans sa cadette. Malgré l'attirance qu'il éprouvait pour elle, il s'en tenait à nourrir confusément des sentiments amoureux à son endroit, sans rien espérer. Jin continua ainsi à travailler consciencieusement quand, bientôt, il en vint à souhaiter s'établir à son compte comme artisan boulanger.

L'année de ses dix-huit ans, sur le conseil de son patron, il monta à la capitale suivre un stage complet de boulangerie dans une maison célèbre. Trois ans plus tard, il revenait au pays ouvrir son propre commerce à Tateoka, chef-lieu de l'arrondissement de Kitamurayama. Ce n'était pas par ses propres moyens qu'il y était parvenu mais avec l'aide de Tamiya le Boulanger et l'autorisation qui lui fut accordée d'utiliser la même enseigne. Tateoka – à l'origine faubourg d'un château qui, au temps d'Edo, avait connu la prospérité à titre de ville d'étape de la route d'Ushû – ne manquait pas d'éclat et comptait un nombre relativement important d'habitants prisant le dernier chic. Une école de jeunes filles se trouvant de plus à proximité du quartier commerçant de la gare, l'emplacement était idéal pour se lancer dans le commerce du pain. Bien que ce ne fût qu'une boutique provisoire installée en louant le coin d'une maison privée, les affaires de Tamiya Jin allèrent bon train, mieux encore que ce qu'il avait espéré. Chose surprenante, une longue file se formait avant l'ouverture de son magasin, et il était arrivé qu'un agent de la circulation vînt y mettre de l'ordre. Ses ventes ne diminuèrent pas sensiblement même durant la guerre. Quelques-uns parmi ses bons clients réservaient en secret et certains proposaient de troquer contre ses pains diverses denrées d'acquisition malaisée. Cet état de choses

Extrait de la publication

se prolongea jusqu'à ce qu'il lui devînt impossible de s'approvisionner en ingrédients pour la fabrication.

Tamiya Jin qui ne fut plus en mesure de poursuivre son commerce faute de blé n'eut d'autre choix que d'aller travailler dans une aciérie de l'arrondissement de Minami-murayama, quand, bientôt, il fut appelé. Affecté dans une unité de combat pour la défense du territoire national qui avait pour mission la surveillance des côtes de l'île de Hokkaidô, il n'eut par chance à participer à aucun combat jusqu'à la fin de la guerre. Il revint au pays avec la ferme intention de reprendre sur-le-champ son commerce à Tateoka. Mais il se vit refuser la location par le propriétaire de la maison avant même de songer à s'approvisionner, si bien que, ne disposant pas de boutique et encore moins d'atelier, il lui fallut y renoncer.

Le 28 août 1945 (l'an 20 de Shôwa), le premier détachement des Alliés, composé de cent cinquante hommes dirigés par le colonel Charles P. Tench, atterrissait à l'aéroport d'Atsugi. Deux jours plus tard, le commandant en chef des forces alliées, le maréchal Douglas Macarthur arrivait sur le même aéroport. Quatre cent mille soldats de l'armée d'occupation allaient stationner au Japon à compter de cette date.

L'armée d'occupation s'installa aussi dans notre ville. La raison en était que la commune, entourée de forêts de pins rouges en voie de défrichement, comprenait la base aérienne de l'armée navale japonaise. L'aéronavale impériale s'y était établie en 1941 (l'an 16 de Shôwa) après avoir quitté Maizuru et, en avril 1944 (l'an 19), y avait été aménagé un terrain d'aviation destiné à la formation et à l'entraînement des pilotes. Les terres qui venaient d'être défrichées avaient été confisquées sans autre forme de procès, ce qui avait causé aux gens de la localité un préjudice considérable. Et de surcroît, de violents bombardements de l'aviation américaine avaient été essuyés à la veille de la défaite, les 9, 10 et 13 août 1945. Après le retrait de l'aéronavale impériale à la suite de la reddition, ce fut cette fois l'armée américaine qui débarquait et s'emparait des terres. Un premier détachement de trois cent cinquante soldats dirigés par le commandant Elbon vint s'y installer le 18 septembre 1945. Puis, le lendemain, une unité de sept cents hommes les rejoignit et débuta alors l'occupation de Jinmachi.

Tamiya Jin qui s'était retrouvé après sa démobilisation privé de la possibilité d'exercer ses talents de boulanger allait obtenir sous une forme inattendue le travail qu'il souhaitait. Un jour, un employé de l'administration de la ville voisine lui rendit visite à son domicile pour lui proposer de travailler comme cuisinier dans la garnison américaine. L'armée d'occupation qui manquait de personnel pour remplir l'estomac des soldats dont le nombre dépassait le millier cherchait un cuisinier qu'elle pût utiliser sans délai. Si Tamiya Jin avait été choisi, c'était bien évidemment parce qu'il était connu dans le pays comme boulanger. Les administrateurs de la garnison avaient jugé qu'il saurait préparer des repas au goût des Américains. L'occasion était inespérée et il avait accepté sans hésiter.

La garnison avait été installée à Jinmachi dans l'arrondissement de Kita-murayama. Jinmachi se situait dans le voisinage du côté sud de Tateoka, dans la partie la plus méridionale de l'arrondissement. Lorsqu'on traversait la rivière Midaregawa qui correspondait à la frontière sous-préfectorale, on accédait à la ville de Tendô dans l'arrondissement voisin de Minami-murayama – ville au nord de laquelle se trouvaient le village Yamaguchi et la maison familiale de Tamiya Jin. Jinmachi se développait très rapidement à la suite de l'installation de l'armée d'occupation, et nombreux étaient ceux qui, de partout, venaient y chercher emploi. Indubitablement, la ville allait connaître un grand essor. L'environnement était donc parfait pour ouvrir un nouveau commerce. Le déboisement des alentours couverts de pins rouges était bien avancé : selon Phil, le soldat américain avec qui Jin s'était lié à la garnison, il se formait comme un grand vide à cet endroit quand on observait les terres du ciel.

Employé comme boulanger par l'armée d'occupation, il travailla consciencieusement cette fois encore. Il mettait de côté les fonds pour se remettre à son propre compte, mais ils n'étaient pas encore suffisants. Quant aux ingrédients, il était toujours aussi difficile de s'en procurer les quantités nécessaires pour ouvrir un commerce. C'est pourquoi il décida de rester un moment dans la garnison, le temps de recouvrer son savoir-faire de boulanger qui s'était quelque peu rouillé. Il lui fallut mettre à cuire le pain du matin au soir entouré d'étrangers dont il ne pouvait pas se faire comprendre, et il rencontra

Extrait de la publication

au début beaucoup de difficultés, que son caractère endurant lui permit cependant de surmonter. Il transféra également son domicile de Tateoka à Jinmachi et, en novembre, se maria. L'épouse n'était pas la fille de la maison mère de Tamiya le Boulanger pour qui il avait jadis nourri des sentiments amoureux, mais un parent éloigné de celle-ci. L'aimée, elle, avait été donnée en mariage pendant la guerre à une famille qui tenait une mercerie dans le voisinage, puis elle était partie un jour, on ne sait où. Elle avait bien attendu le retour de son mari envoyé sur le front en Nouvelle-Guinée mais c'était l'avis du décès au champ d'honneur qui lui était parvenu et elle s'était éclipsée après la fin de la guerre, avant même de recevoir ses cendres. Tamiya Jin, après avoir appris cela, continua d'éprouver les mêmes sentiments pour elle – lesquels n'avaient jamais eu pour objet qu'un mirage des jours anciens, ce dont lui-même était plus ou moins conscient.

Yoshie (née Hisayama) qu'il prit pour épouse était une grande femme de deux ans sa cadette. Il lui trouvait trop de tempérament et ce n'était pas à vrai dire son type. De cela, il en avait eu le vague pressentiment dès la rencontre arrangée. Première impression qui ne serait jamais démentie par la suite. Plus elle avançait en âge, plus elle se faisait difficile et hystérique. Dans ses dernières années, il ne parlait pratiquement plus avec elle. Ils eurent deux fils. L'aîné, Akira, naquit en novembre 1946 (l'an 21 de Shôwa), l'année qui suivit leur mariage, et le cadet, Tadashi, deux ans plus tard, en décembre 1948 (l'an 23). Ce dernier tient aujourd'hui un commerce de produits alimentaires naturels à Tôkyô et, s'étant fâché avec son frère aîné, n'a plus beaucoup de relations avec la famille.

L'occupation de Jinmachi qui durait depuis le 19 septembre 1945 prit fin le 19 février 1956 par le transfert de l'armée américaine dans la ville d'Asaka. Le terrain délaissé fut cette fois destiné aux forces de défense et Jinmachi devint la ville de la garnison du sixième régiment des forces terrestres de défense. L'occupation américaine qui s'était étendue sur dix années avait considérablement perturbé les mœurs de cette petite localité du nord. Divers commerces visant la clientèle des soldats américains s'étaient développés dans Jinmachi sous l'occupation, mais ce qui avait fait plus particulièrement scandale dans la région était la prostitution qui s'y étalait au grand jour.

Les prostituées se multipliaient et, comme le racolage s'effectuait en tout lieu, Jinmachi allait bientôt être surnommée par les gens de la région « tapin-ville ». L'appellation déshonorante n'était pas émise par la bouche des seuls adultes, elle devint une expression en vogue que l'on retrouvait jusque dans les rédactions des élèves de l'école primaire. Ce n'était du reste pas seulement l'expression que les enfants connaissaient. Le jour comme la nuit, il était devenu banal de voir dans le voisinage un homme et femme en train de s'accoupler. Il ne se passait pas un jour sans que ne s'échangent des détails obscènes entre voisins qui venaient d'être témoins d'une scène de fornication. Il n'y avait pas que les soldats américains et les prostituées à s'adonner à ces ébats en plein air ; des hommes et des femmes ayant toujours vécu à Jinmachi n'étaient pas rares non plus. On cherchait alors à savoir moins où et comment des dépravés s'étaient accouplés que qui avait été le partenaire de qui.

Si la débauche généralisée alimentait le scandale dans la population, le nombre des habitants qui tiraient profit de leur coopération avec les prostituées n'était pas non plus négligeable. Ils ajoutaient aux revenus de la famille l'argent gagné par la location d'une chambre de la maison, parfois de toutes les pièces hormis la salle de séjour. On pouvait donc à cette époque assister à un coït sans fard où que l'on fût dans Jinmachi. Et il n'était évidemment pas facile de convaincre les enfants d'y rester indifférents, quand, même lorsqu'ils fermaient les yeux, leur parvenaient à l'oreille des cris de plaisir plus ou moins puissants, et des plus divers. Bref, à la maison comme dehors, plus aucune barrière ne les protégeait. Cette corruption démesurée des mœurs dans la Jinmachi de l'immédiat après-guerre atteignit son apogée au moment où la guerre de Corée éclatait, en 1950. On en donnait pour raison principale la dégradation de la qualité des soldats affectés aux forces d'occupation : la proportion des éléments dissolus dans les bases japonaises se serait accrue à la suite de l'envoi des meilleurs sur le front coréen.

Tamiya Jin qui avait travaillé trois années durant comme cuisinier dans la garnison américaine en avait, outre celui d'avoir parfait son savoir-faire de boulanger, tiré toutes sortes d'avantages. En premier lieu, il put mettre de l'argent de côté. Et aussi, grâce aux relations, se

procurer avec facilité divers articles rares. Il gagna la gratitude des gens de la localité en leur fournissant à bas prix des denrées acquises par l'intermédiaire des Américains. Son but était précisément de faire naître chez eux un sentiment d'obligation. Il pensait que s'assurer leur reconnaissance ne pouvait que lui être bénéfique s'il comptait un jour ouvrir sa propre boulangerie. Tout en allant parfois prêter main-forte à la maison mère de Tamiya le Boulanger, il mena près de deux ans durant son commerce clandestin. Puis, en 1950, il fit bâtir sa maison sur le terrain acheté un an auparavant dans la deuxième division de Jinmachi-centre, en plein milieu de la ville, et y établit le commerce indépendant dont il rêvait depuis si longtemps. Revenu au métier de boulanger en disposant de sa propre affaire, il eut confirmation de ce que l'on ne perdait rien à entretenir des sentiments de dette autour de soi. Tamiya le Boulanger, qu'il venait de mettre en route pour la seconde fois, connut, à son grand bonheur, un immense succès. Il avait pourtant été au départ sceptique, pensant que cela ne se passerait pas comme au temps de Tateoka, quand il y avait la queue devant la porte. Mais son inquiétude fut démentie. Ses marchandises se vendaient à Jinmachi comme des petits pains, c'était le cas de le dire, et le nombre de ses clients allait grandissant de jour en jour. Ses sandwiches au pain de seigle, notamment, étaient appréciés par les Américains aussi. Au bout d'un an, le chiffre d'affaires restait quasiment aussi important que celui atteint au moment de l'ouverture. Il engagea six employés et s'acheta un camion pour les livraisons – seuls deux commerces en ville en possédaient à cette époque. Il y avait toutefois une explication à ses bonnes affaires. Le sentiment de reconnaissance qu'il avait su faire naître chez les habitants y avait certes contribué, mais ce n'était pas tout.

Tamiya Jin s'était lié avec un yakuza du nom d'Asô Shigezô, au moment où il menait parallèlement son commerce clandestin et les préparatifs pour le redémarrage d'une entreprise à son compte. Cet homme était lui aussi l'un de ces étrangers qui s'étaient installés à Jinmachi, la ville de la garnison américaine, en vue d'y faire fortune. Il avait ouvert un cabaret dans Jinmachi-sud en engageant des filles qui savaient s'y prendre avec les hommes, et ses affaires commençaient alors à prospérer. S'agissant d'un établissement nocturne qui

Extrait de la publication

avait pour clients les soldats américains, il y avait constamment des histoires, mais lui s'en sortait toujours avec beaucoup de doigté. La rencontre avec ce personnage ambitieux qui ne manquait pas non plus de recherche dans ses manières eut une influence non négligeable sur le boulanger. Asô était de deux ans son aîné. C'est dans son bistrot que les deux hommes se rencontrèrent. A peine Jin se fut-il installé sur un siège qu'Asô Shigezô qui se trouvait au fond vint spontanément lui parler. En un soir, les deux hommes s'entendaient comme larrons en foire. Le second s'intéressait à vrai dire depuis longtemps au premier. Les relations que celui-ci entretenait avec les responsables de l'armée américaine exerçaient sur lui un grand attrait. Jin, en effet, avait continué à les entretenir après avoir cessé d'aller travailler dans les cuisines de la garnison. Ce qui était aussi souhaité du côté américain qui le considérait comme un homme indispensable pour mener à bien et solidement la politique d'occupation dans la ville. On pouvait lui confier le rôle d'intermédiaire entre l'armée et la population locale. Autrement dit, il acceptait de servir leurs intérêts. Epiant tout ce qui se tramait dans les coulisses de la vie locale, il offrit nombre de précieuses informations aux responsables américains. Jin répondait à toutes leurs attentes avec la diligence qui avait toujours été la sienne.

Tamiya Jin et Asô Shigezô qui avaient noué une ferme alliance allaient renforcer considérablement leur influence dans Jinmachi. La distribution des denrées dans la ville passa sous leur contrôle. Ceux qui cherchaient d'autres recours firent l'objet de chantages et de spoliations systématiques, de sorte que toute autre option s'avérait exclue. Jin surveillait la circulation des denrées et les comportements de la population grâce à un impeccable réseau d'information, et Shigezô s'occupait de corriger quiconque était susceptible de les gêner. Il leur arrivait aussi d'inverser les rôles. Les responsables américains faisaient appel à Jin chaque fois qu'ils rencontraient un problème, et chargeaient également Shigezô d'une mission analogue. En retour, ils fermaient les yeux sur leurs agissements. Les Américains les utilisaient pour les tâches les plus diverses, mais la plupart touchaient à des intrigues d'ordre politique qui ne devaient pas être révélées au grand jour. Il avait beau s'agir d'une région rurale

en pleine province, le second bureau de l'état-major (G2) ne sous-estimait pas pour autant ce qui pouvait s'y passer et ne dérogeait jamais à sa ferme intention de recueillir les moindres informations. Le monde se trouvait de nouveau soumis à la bipolarisation et, la doctrine Truman rendue publique, on entrait dans la période de la guerre froide, les Etats-Unis d'Amérique consacrant désormais tous leurs efforts à écraser l'influence communiste. Le 24 juillet 1950, le GHQ (le Grand quartier général des puissances alliées) ordonna aux représentants de l'association japonaise de la presse d'expulser de leurs rangs les membres du parti communiste et ses sympathisants. A partir de quoi s'engagèrent dans les journaux et les radios les *red purge* qui conduisirent le mouvement ouvrier japonais à la stagnation. S'étaient succédé l'année précédente les affaires Shimoyama, Mitaka et Matsukawa [1]. L'économie japonaise était dans une phase de transition au cours de laquelle elle allait passer de la grave dépression entraînée par la Dodge line à la période de relance due aux commandes massives générées par la guerre de Corée.

Le dispositif de contrôle mis en place par Tamiya et Asô commença à se relâcher au moment où l'occupation prenait fin. Néanmoins, le changement ne relevait que des apparences et leur influence réelle dans Jinmachi demeurait encore considérable. Comme s'ils s'étaient inspirés de la nouvelle bipolarisation du monde, ils évoluaient dans la population de la ville comme des poissons dans l'eau en prenant soin de choisir à bon escient le visage de façade ou celui des coulisses. Les deux compères qui avaient déjà tiré de substantiels profits de leurs activités se comportaient au grand jour comme des gentlemen flegmatiques en se prenant pour des dignitaires de la ville, tout en restant toujours aussi puissants en tant qu'éminences grises de la société clandestine locale. Après le départ des Américains, ils continuèrent à procéder dans les coulisses à la

1. Le 5 juillet 1949, le corps écrasé du président des chemins de fer nationaux, Shimoyama Sadanori, est découvert sur les rails. Le 15 du même mois, un train mis en marche sans conducteur tue six personnes (affaire Mitaka) et le 17 août, un déraillement entraîne la mort de trois membres de l'équipage (affaire Matsukawa). La police avait aussitôt procédé à l'arrestation de syndicalistes membres du parti communiste, mais l'hypothèse d'un complot destiné à juguler le mouvement ouvrier ne sera jamais écartée pour ces trois affaires restées finalement irrésolues. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

« purification » des habitants en se targuant de préserver l'ordre dans Jinmachi. Il s'agissait tantôt d'activités de police d'une organisation sécuritaire autonome, tantôt de pressions sur les mouvements de gauche, parfois de malversations envers des étrangers ou encore de chasse aux rivaux commerciaux. Ces pratiques, bien qu'elles ne fussent pas nécessairement très fréquentes, se poursuivirent comme une sorte d'habitude sans que leur légitimité ou leur bien-fondé ne fût jamais remis en question, et la génération suivante reprit le flambeau. De sorte que le jour où apparaîtrait dans Jinmachi une figure capable de s'opposer de front aux deux familles Tamiya et Asô semblait encore loin.

Asô Shigezô était aussi un excellent gestionnaire. Il étendit ses commerces en faisant fructifier habilement l'argent gagné clandestinement durant l'occupation et parvint à posséder plusieurs établissements. Tamiya Jin, en revanche, était parfaitement inapte à faire fructifier son argent. Tamiya le Boulanger dans la deuxième division de Jimachi-centre resta sa seule enseigne. Il n'avait d'ailleurs jamais eu l'intention de lancer quelque succursale que ce fût. Une fois sa fortune faite, il avait perdu toute velléité de former des projets et dilapidait ses revenus dans les femmes et le jeu. Remarquable artisan doué d'une endurance et d'une capacité de concentration peu communes, il ne disposait pas en revanche d'une once d'intelligence pour ce qui était de la gestion à long terme de son capital. Travers qui ne le réduisit pas pour autant à gratter ses derniers fonds ou à avoir des difficultés pour vivre. Mais les affaires de Tamiya le Boulanger avaient beau être entrées dans une phase de stabilité, rien ne garantissait que ses pains au goût toujours identique continueraient indéfiniment à se vendre et, si les excès du propriétaire se poursuivaient, c'était la génération de son fils qui risquait de trinquer. L'idée ne vint cependant pas à l'esprit du boulanger de se lancer dans de nouvelles affaires susceptibles d'accroître ses revenus. Toutefois, la situation changea après le lancement de la campagne pour inciter la population à se nourrir des produits à base de blé. Une loi sur les repas scolaires fut promulguée en 1954 et, dans les années qui suivirent, Tamiya le Boulanger fut désigné officiellement comme le fournisseur des cantines scolaires de la région. Ce qui représenta une source

durable de revenus importants et une assurance pour la subsistance de la famille Tamiya. Jin avait donc été une fois de plus secouru par l'Amérique.

Asô Shigezô mourut d'une attaque cardiaque le 2 juillet 1984 (l'an 59 de Shôwa). Puis, atteint d'un cancer du gros intestin, Tamiya Jin le 8 août 1989 (l'année initiale de Heisei). Le premier avait soixante-sept ans, le second soixante-dix. Asô Shigeyoshi hérita de son père Shigezô des deux *love hotel* situés à proximité de l'aéroport départemental, de divers établissements de divertissement – salles de jeux électroniques et *pachinko* – ainsi que des trois bistrots du quartier des plaisirs de Jinmachi-sud situé à petite distance de la garnison des forces de défense. Tamiya Akira qui prit la succession de la boulangerie et Asô Shigeyoshi étaient nés la même année. Elevés toujours ensemble depuis la plus tendre enfance comme des frères jumeaux, ils avaient noué une indéfectible relation de confiance qui n'avait rien à envier à celle de leurs pères. Le puissant lien qui unissait les deux familles avait été préservé en dépit du changement de génération. Tout au moins jusqu'à l'été de cette année 2000 (l'an 12 de Heisei).

Extrait de la publication

I

SUICIDE, MORT ACCIDENTELLE, DISPARITION

Extrait de la publication

Extrait de la publication